

# Bienvenue AUX BERGERONNETTES

CORALIE CAUJOLLE



Roman  
EYROLLES

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection «Pop'Littérature»

Éditrice externe : Agnès Marot  
Composé par Patrick Leleux PAO

---

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

---

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2023  
ISBN : 978-2-416-00952-5

CORALIE CAUJOLLE

# **Bienvenue aux Bergeronnettes**

● Roman  
**EYROLLES**



«*Nous naissons tous fous.  
Quelques-uns le demeurent.*»

Samuel Beckett, *En attendant Godot*



*À Victoire, pour toujours notre petite étoile.*



## Liste des personnages

### Les propriétaires

Maggy Germinal  
Germain Germinal, son mari

### Les artistes

Basile Renoir, metteur en scène  
Julia Duval, écrivaine  
Richard Duval, son mari, également écrivain  
Frank Colonus, marionnettiste

### Les villageois

Martial Moustier, conseiller municipal  
Gaston Palabre, maire du village  
Ornella, propriétaire du café  
Sarah Germinal, gendarme et nièce de Maggy et Germain  
Proserpine Leblé, professeure de méditation  
Balthazar (les avis divergeant quant au qualificatif le plus approprié pour décrire ce personnage, l'autrice laisse au lecteur le soin de se faire sa propre opinion)



## Prologue

— JE VOUS LE RÉPÈTE, monsieur l'agent...

— Et moi je vous répète que je suis gendarme, donc arrêtez avec vos « monsieur l'agent ». Nous ne sommes pas dans un film !

— Pardon, pardon ! C'est que je n'ai pas l'habitude d'être interrogé, vous comprenez ?

— Reprenons, voulez-vous ? Vous admettez être l'instigateur de cette manifestation non autorisée ?

— Oui, oui. Mais je vous assure, ce n'est qu'un malentendu.

— Selon plusieurs témoins, vous êtes arrivé sur la place du village à la tête d'un cortège de dix personnes, toutes armées de fourches et de pelles à neige. Est-ce exact ?

— C'est sûr que quand vous le dites ainsi, cela peut donner une mauvaise image de la chose... Mais ce n'était pas aussi dramatique que certains ont dû vous le raconter !

— On dénombre tout de même un blessé et un mort.

— Mais on y est pour rien, il était déjà mort !

— Pas lui, l'autre.

— Ah ! Celui-là ! Mort, mort, il faut le dire vite...

— Peu importe la cadence à laquelle on le dit, c'est un fait. Et il y a un dépôt de plainte.

— J'admets que je me suis peut-être un peu emballé, et que le contrôle des événements m'a échappé. Mais tout cela, monsieur le gendarme, c'est la faute des Germinal et de leurs saltimbanques !

# 1

*Huit semaines plus tôt...*

GERMAIN Germinal avait envisagé bien des choses pour son été. Regarder pousser ses légumes, au calme dans son potager. Soigner les fleurs de son jardin, en particulier la superbe glycine qui ornait le mur d'enceinte, qu'il taillait tous les ans avec minutie, et améliorer ses compétences en art topiaire afin de concourir un jour pour le prix du plus beau jardin. Relire l'intégralité des poèmes de Victor Hugo, et peut-être aussi *Les Misérables*, si le cœur lui en disait.

Malheureusement pour lui, chaque année à la même époque, son épouse Maggy se mettait en tête de lui changer les idées.

Non contente d'avoir l'énergie d'une toupie sous Guronsan et le débit de parole d'un enfant de cinq ans, son adorable femme ne manquait pas d'imagination. Après avoir tenté de les inscrire à pléthore d'activités de couple, initiatives invariablement couronnées par un fiasco, elle avait décidé de transformer la vieille bergerie qui croulait sous le lierre, au fond de leur propriété, en gîte touristique. Germain n'avait aucune envie de loger des inconnus chez lui, et avait projeté de faire une grève de la faim, mais, réalisant dès le premier repas sauté à quel point il aimait manger, il avait capitulé. Maggy

avait promis de s'occuper de tout, et, comme d'habitude, elle aurait le dernier mot.

Par chance, Maggy n'était pas la seule dans leur village à l'avoir eue, cette idée saugrenue. Des gîtes, des chambres d'hôtes, du camping à la ferme, des yourtes et des tipis, il y en avait pour tous les goûts, et dans tous les recoins de la région. Leur maison était donc restée vide, au grand dam de Maggy et au grand bonheur de Germain, qui avait ainsi gagné un été de tranquillité.

Hélas, la paix venait d'être brisée.

Un matin de juin, alors qu'il entretenait sa chère glycine et récoltait une à une les fleurs fanées aux graines toxiques, il aperçut Maggy se presser pour le rejoindre. Il comprit aussitôt que les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer allaient lui déplaire.

— Germain, j'ai eu une idée !

Il sentit les muscles de sa nuque se raidir et inspira profondément.

— Si on désire attirer des locataires, poursuit Maggy, il faut que l'on se démarque des autres gîtes de la région. Que l'on propose quelque chose de différent.

Germain redoutait la suite, mais ne la coupa pas, espérant en finir au plus vite.

— Pour nous distinguer, continua-t-elle avec l'assurance du P.-D.G. d'une multinationale, nous devons cibler des clients en particulier, qui ne pourront séjourner que chez nous. Je te passe les détails de ma réflexion, car tu n'écoutes qu'un mot sur deux, de toute façon. En bref : nous allons ouvrir une retraite pour artistes !

Elle affichait le même air réjoui que lorsqu'elle lui avait annoncé sa grossesse, quarante-huit ans plus tôt.

— Une quoi ?

— Une retraite pour artistes, répéta-t-elle, tout excitée. Il y en a un peu partout en France, mais pas près de chez nous ! Une aubaine !

Il regretta sa question avant même de l'avoir posée :

— Et ça consiste en quoi, exactement ?

— La seule différence avec le gîte, s'emballa Maggy, c'est que les clients mangeront avec nous. On pourra louer plus cher puisqu'on propose des services supplémentaires : c'est un peu comme ces clubs de vacances d'où les gens ne sortent jamais parce qu'ils ont tout sur place. Ils vont venir, écrire, peindre, composer, bref, faire les artistes pendant une vingtaine de jours, et nous, on les chouchouterà !

— Je n'ai aucune envie de chouchouter des inconnus, moi !

— Oh, mais enfin, Germain ! Tu n'auras presque rien à faire ! Il s'agit simplement de les mettre dans de bonnes conditions pour leurs trucs, comme trouver l'inspiration, se concentrer, se reconnecter à la nature, blablabla. On leur préparera des repas avec des produits de la région, ça marche toujours sur les citadins. Tu feras des grillades, et moi je serai charmante. Un sourire, un peu de vin, deux-trois anecdotes pittoresques sur la région, « Emballez, c'est pesé ! ».

Sa femme avait réponse à tout. C'était d'ailleurs sa marque de fabrique. Pourtant, Germain trouva une faille dans son projet.

— Maggy, bon sang, tu n'y connais rien à l'art ! Tu ne lis que le programme télé et le dernier bouquin que je t'ai offert te sert à caler la machine à laver !

— La guerre, la paix, c'est déprimant, on en parle assez aux infos ! Tu pensais vraiment que j'allais m'attaquer à ce pavé ?

Germain leva les yeux au ciel, mais renonça à pousser plus loin le sujet de la littérature russe. Le sourire de Maggy s'élargit.

— Par contre, tu lis beaucoup, toi. Tu auras plein de choses à leur dire, à mes artistes !

Voilà, ils y étaient. Elle cherchait une nouvelle fois à l'embobiner avec un plan tordu censé lui changer les idées alors qu'il n'avait rien demandé.

— Alors ça, n'y compte pas ! s'emporta-t-il. Tu accueilles, tu te débrouilles ! Fais comme si je n'étais pas là. J'ai l'intention de m'y replonger, dans mes pavés déprimants !

Pas question de jouer les animateurs de colo pour satisfaire à la dernière fantaisie de sa femme !

Germain se mit à imaginer ces artistes dans son jardin. Maggy n'était pas fichue de le laisser se délecter de quelques strophes en paix, alors comment pourrait-elle recevoir des gens recherchant la tranquillité pour écrire ou peindre leurs toiles ? Il ne put réprimer un sourire, que Maggy prit comme une invitation à continuer.

— J'ai discuté avec Proserpine, elle est d'accord pour venir donner un cours de méditation tous les jours. Ça nous fera une vraie plus-value.

Le sang de Germain fit deux ou trois tours dans ses veines, remonta au cerveau, et redescendit dans ses pieds à la vitesse d'une boule de flipper. La Proserpine en question, il ne pouvait pas la saquer ! La cinquantaine, fraîchement divorcée, fraîchement débarquée dans la région, et franchement chiante, selon les critères de Germain. Maggy s'était entichée d'elle lors d'une initiation à la méditation et l'avait ramenée dîner à la maison comme si c'était un chaton abandonné. Germain aurait préféré le chaton.

Proserpine, toujours selon les critères du retraité, était perchée. Elle mangeait des algues (à croire qu'elle était croisée avec un saumon) et un tas de graines dont elle vantait les

bienfaits à chaque conversation, parlait de la nécessité d'ouvrir ses chakras et de l'importance de purifier son aura, entre autres bizarreries qui irritaient Germain.

— Tu crois vraiment que tes artistes auront envie de cogner sur des bols ?

Un soir où Maggy l'avait invitée à dîner, Proserpine avait rappliqué avec un saladier en métal. La prof de méditation s'était mise à taper dessus avec un bâton, pour « réharmoniser leurs corps et leurs esprits » avant de passer à table. Germain avait cru perdre un tympan dans l'affaire.

— Si ces personnes ont besoin de partir de chez elles pour avancer dans leur travail, continua son épouse, c'est qu'elles sont stressées ! Débuter la journée par une heure de méditation, ça va leur faire du bien. En plus, c'est super à la mode.

Mode ou pas, Germain était d'avis que si Proserpine commençait à jouer du tam-tam sur une ménagère en inox, ça risquait surtout de traumatiser ces pauvres gens. Sans compter le bonus peu commun qu'impliquait la présence de la toquée.

— Je doute que tes artistes puissent se détendre si elle rapplique avec Balthazar, grinça-t-il.

Maggy soupira, agacée.

— Germain, tu passes ton temps à critiquer mes projets et à imaginer des problèmes. Tu pourrais être un peu plus positif !

Il fallait bien que quelqu'un anticipe les ennuis, puisque Maggy partait toujours bille en tête, son optimisme en bandoulière, sans penser aux conséquences. Mais quelque chose, dans la voix de sa femme, lui fit comprendre que ce nouveau projet était différent. Peut-être qu'en réalité, c'était elle qui avait besoin d'un dérivatif pour traverser cette période

particulière. Et même si Maggy le rendait chèvre, il était incapable de lui résister bien longtemps.

Ainsi, il capitula d'un hochement de tête mou.

— Allons-y pour Proserpine et sa bestiole démoniaque, grommela-t-il.

— Cela va être formidable, tu verras ! triompha Maggy.

En dépit du sourire radieux de sa femme, Germain regrettait déjà d'avoir cédé si vite.

\*

Si Maggy avait des idées loufoques, Martial Moustier, sexagénaire que Germain qualifiait volontiers de « fouillemerde du village », voire même de « pine d'huître » les jours de grand agacement, avait quant à lui des lubies. Des lubies agaçantes et intrusives. Aussi, quand Germain aperçut une tête coiffée d'un casque de chantier qui dépassait derrière son mur d'enceinte, il comprit tout de suite que sa réserve de patience, déjà entamée la veille par le projet de Maggy, allait voler en éclats.

Martial Moustier était l'équivalent d'un toucher rectal ou d'une mammographie : un truc que personne ne veut voir arriver. Depuis que ce triste personnage, petit, maigrelet, et toujours vêtu comme s'il vivait dans les années 1980, avait été élu conseiller municipal (il était sur l'unique liste présentée), il se faisait un devoir de surveiller les agissements de tous les administrés pour les rapporter au maire, Gaston Palabre. Ce dernier ne transpirait pas l'intelligence non plus (toujours selon les critères de Germain), mais il avait le mérite de ne pas se pointer chez les gens tous les quatre matins pour leur parler de la hauteur de leurs haies ou de la place de leur container à poubelles.

Cette fois-ci, Moustier, perché sur un escabeau installé dans la ruelle adjacente à la maison, était tout bonnement affairé à couper les branches de sa glycine, avant de les jeter dans le jardin des Germinaux.

— Non mais t'es malade ! cria le retraité. Tu es en train de massacrer mes fleurs !

— Bonjour à toi, Germain, répondit Moustier sans cesser pour autant. Ça dépasse, alors je coupe.

— Sur mon mur ! Cela dépasse sur mon mur ! Tu peux me dire en quoi cela te dérange ?

— Si ça continue à pousser, ça pourrait traverser la route et gêner la circulation, expliqua Moustier d'un ton qui se voulait pédagogue mais ne fit qu'irriter Germain plus encore.

— Mais enfin, c'est de la glycine, pas des troncs d'arbre ! Ça fait cinquante-cinq ans que j'habite cette maison, tu as déjà vu mes plantes entraver la circulation ?

— Mieux vaut prévenir que guérir ! lança Moustier, s'apprêtant à couper une nouvelle tige.

— Martial, dans trente secondes, je vais sortir et te faire descendre de cet escabeau avant de ranger tes cisailles dans une partie sombre de ton anatomie, et ça, je te préviens, cela va être difficile à guérir !

Si elle l'avait entendu, Maggy lui aurait certainement reproché de s'emporter trop vite. Il voulait bien reconnaître qu'il était « un peu » soupe au lait. Mais Moustier avait un don pour le faire sortir de ses gonds en un temps record. Toujours à s'occuper de ce qui ne le concernait pas ! Et voilà qu'aujourd'hui, ce barbare s'attaquait à sa chère glycine !

— Je vais informer notre maire que tu es menaçant, s'offusqua Moustier, détruisant une nouvelle branche de magnifiques fleurs couleur lilas.

— Trente, vingt-neuf, vingt-huit, commença Germain.

Tandis que le retraité se dirigeait vers le portillon qui menait à la ruelle, Martial Moustier prit la fuite, abandonnant l'escalier sans se soucier d'une éventuelle gêne de la circulation. Germain le regarda courir, se hasardant à penser que les artistes de sa femme pourraient bien agacer cet imbécile de Moustier qui détestait toute forme d'excentricité. Après tout, le projet tordu de Maggy avait peut-être du bon ?

## **Bienvenue aux Bergeronnettes!**

*Besoin de calme pour mener à bien vos projets artistiques ?  
Envie de paix et de sérénité pour créer ? Notre maison d'hôtes  
est faite pour vous!*

*Nichée au cœur d'un écrin de verdure, notre propriété  
pittoresque vous offrira tout le confort moderne sans les  
inconvénients d'un quotidien parfois trop trépidant.*

*La maison se compose de trois chambres spacieuses,  
donnant sur le jardin ou la vallée, ainsi que d'une vaste  
bibliothèque renfermant de nombreux ouvrages mis à  
votre disposition.*

*Les repas, préparés par nos soins à base de produits locaux et  
fermiers, seront pris en commun sur la terrasse.*

*Dehors, vous pourrez profiter de la piscine et du jardin fleuri  
et arboré, qui comporte plusieurs coins paisibles, propices  
à la créativité.*

*Afin de vous aider à vous focaliser à la fois sur votre travail  
et votre bien-être, chaque journée commencera par une  
séance de méditation en plein air, guidée par Proserpine*

*Leblé. Vous serez ensuite libres de vous organiser à votre guise jusqu'au dîner du soir, moment idéal pour recharger les batteries dans une ambiance conviviale!*

*N'hésitez plus, et réservez votre retraite artistique aux Bergeronnettes.*

*Venez chez nous, nous nous occupons de vous!*

## 2

MALGRÉ les soubresauts de la voiture, Julia prit son stylo et écrivit :

*Heure de départ : 4 h 45*

*Pauses pipi en route : 7 (Richard doit avoir un problème de prostate)*

*Taux d'agacement : 67 %*

*Taux d'anxiété : 67 % également*

C'était une idée de Richard, cette retraite artistique.

Une idée stupide, avait pensé Julia dès qu'il lui avait montré l'annonce. À croire que c'était devenu la spécialité de son mari. Elle en arrivait à se demander s'il ne souffrait pas de démence précoce, en plus de sa prostate vieillissante. Il faudrait qu'elle regarde les symptômes sur Wikipédia à l'occasion.

Toujours était-il qu'au lieu des vacances au bord de la mer dont Julia avait rêvé tout l'hiver, le couple se retrouvait sur des routes défoncées dont la succession de virages lui donnait la nausée, pour aller s'enterrer dans un bled paumé dont elle avait déjà oublié le nom (elle ne comptait pas s'attacher, de toute façon). D'après Richard, c'était ce dont ils avaient besoin pour terminer enfin leur roman. À sa décharge, ils avaient déjà

plusieurs mois de retard. Pourtant elle voyait mal en quoi s'enfermer dans un trou perdu les sortirait de l'impasse. Écrire à quatre mains avec Richard était devenu une torture, comme supporter ses ronflements, l'odeur de ses pieds, ou tout simplement sa tête au quotidien.

Elle s'annonçait sympa, cette retraite d'écriture.

La campagne l'avait toujours angoissée, même enfant, lorsqu'elle partait en classe verte, obligeant sa mère à cacher un tube d'Euphytose dans sa valise pour qu'elle accepte de quitter la maison. Cette verdure qui s'étendait à l'infini, ces arbres qui s'entrecroisaient, ces routes sinueuses et étroites qui ne menaient nulle part, sauf vers des villages paumés où l'on pouvait tout juste acheter une baguette de pain et un paquet de clopes. Certes, Julia ne fumait pas. Mais elle aimait avoir le choix. Si d'aventure cette retraite artistique lui donnait envie de commencer à crapoter, elle trouvait légitime d'avoir la possibilité de déboursier dix balles pour cracher ses poumons si elle le souhaitait.

Contemplant les paysages verdoyants, elle envisagea de se mettre plutôt à la drogue afin de rendre le séjour plus supportable. Il devait bien y avoir des dealers dans ce patelin, et de l'herbe bio, sans doute. Cela dit, elle ne saurait pas comment les reconnaître. Possédaient-ils des signes distinctifs, à la façon d'une société secrète ? Probablement pas. Tant pis, elle se contenterait du Lexomil.

— C'est magnifique, hein !

Depuis qu'ils avaient quitté l'autoroute, Richard s'extasiait sur le moindre caillou en bord de chemin. Julia se renfonça dans son siège sans lui répondre, même si plusieurs répliques piquantes lui traversaient l'esprit. Ils n'allaient tout de même pas débarquer aux Bergeronnettes en s'engueulant.

Elle sortit son carnet du vide-poche latéral et griffonna quelques lignes pour faire diminuer son anxiété.

*Choses qui m'exaspèrent plus que Richard :*  
*Les moustiques, les gens qui téléphonent avec le haut-parleur dans les lieux publics, les parents qui n'essuient pas la morve au nez de leurs enfants, et ceux qui insistent pour vous les passer au téléphone alors qu'ils ne savent dire que «maman» et «caca», les très petits chiens, la pluie en juillet.*

— Tu verras, je suis certain que cela va nous être bénéfique, lança Richard pour apaiser la tension latente qui régnait dans l'habitacle de la Volvo. On va prendre l'air, se retrouver au calme, et rédiger les derniers chapitres en un rien de temps !

*Si on arrive à se mettre d'accord sur la suite de l'intrigue!* pensa Julia.

L'écriture de leur prochain roman la plongeait dans un marasme de sentiments ambivalents. Julia avait hâte qu'ils achèvent enfin ce tome, le neuvième de la série, mais redoutait les conversations et les inévitables prises de bec qui les conduiraient à mettre un point final à leur récit. Peu audacieux, Richard ne voyait pas la nécessité de changer une recette qui fonctionnait, et entendait donner au lecteur exactement ce qu'il attendait. Julia avait au contraire envie d'explorer de nouvelles pistes pour leurs personnages. Elle rêvait d'un renouveau salvateur, mais, après dix ans de ce rythme de croisière, elle ne parvenait pas à le faire comprendre à Richard. Malgré la motivation manifeste de son mari, il lui semblait peu probable qu'une retraite artistique au milieu de la campagne puisse les aider à être de nouveau en phase.

Difficile de savoir si Richard partageait ses craintes. Le couple était plus doué pour écrire que pour se parler. C'était, somme toute, le grand problème de leur mariage.

En dépit du mutisme de son mari, Julia se demandait si Richard ne voyait pas en ce séjour une opportunité de sauver ce qui pouvait encore l'être, tout en terminant leur livre. Lui qui était rarement à l'initiative de leurs vacances, principalement parce qu'il était foncièrement incapable d'organiser quoi que ce soit, avait cette fois tout pris en main avec un enthousiasme exagéré. Cela lui apparaissait comme une tentative désespérée, et, alors qu'ils arrivaient devant Les Bergeronnettes, elle ne put s'empêcher de se demander, entre leur couple et leur roman, lequel s'achèverait en premier.

### 3

JULIA et Richard avaient à peine posé un pied hors de la voiture que Maggy arriva vers eux, aussi survoltée qu'un petit diable échappé d'une boîte à ressort.

— Bonjour, bonjour ! lança-t-elle avec entrain. Je suis Maggy ! Vous devez être Julia et Richard, les écrivains !

— Enchanté, madame *Germinal*, répondit Richard en lui tendant la main.

— Je vous en prie, appelez-moi Maggy ! Nous allons nous voir tous les jours pendant près de trois semaines, alors pas de manières.

Sur ces mots, elle s'approcha de Julia et lui claqua une paire de bises sonores.

— Euh, si vous insistez, Maggy, balbutia-t-elle, déconcertée par cette familiarité.

Lorsqu'elle parvint à se dégager, elle put enfin observer la propriétaire des lieux. Petite et toute en rondeurs, des cheveux blond foncé coupés au carré, et un sourire authentique qui lui scindait le visage en deux. L'énergie transpirait de chacun de ses pores. Elle semblait être le genre de personne qu'il était difficile de ne pas apprécier. Soulagée, la jeune femme sentit une partie de la tension accumulée à redouter ce séjour s'évanouir.

Elle ressortit le carnet qui ne la quittait jamais et écrivit :

*Maggy – Magicienne, experte en potions et philtres d'amour, se transforme en tornade les soirs de pleine lune.*

— Vous n'êtes pas encore entrée que vous travaillez déjà ! nota la septuagénaire, amusée.

Julia releva la tête, gênée. Il y avait quelque chose d'intime à être observée en train d'écrire, mais la jeune femme éprouvait depuis l'enfance ce besoin impérieux de coucher sur le papier les impressions que pouvaient lui laisser un lieu, une personne, une situation.

— Je suis un peu graphomane, expliqua-t-elle, se sentant comme prise en défaut.

Elle aurait voulu noter cette sensation de malaise dans son carnet pour mieux s'en détacher, mais craignait de paraître plus bizarre encore.

— Tant que vous ne dessinez pas sur la tapisserie comme le faisait ma fille quand elle était petite, ça ne me dérange pas ! plaisanta Maggy. Allez, venez, je vais vous présenter un des participants. Il est metteur en scène ! Je trouve cela très excitant, tous ces gens différents, chez moi !

— Combien serons-nous durant le séjour ? s'enquit Richard.

— Quatre ! M. Colonus, le marionnettiste, est arrivé il y a deux heures. Il est parti découvrir le village. Nous ferons un tour de table pendant le dîner, continua Maggy, afin de savoir qui est qui et qui fait quoi. Cela sera intéressant !

Un léger vertige ébranla Julia. Elle n'était jamais à l'aise à l'idée de parler d'elle, d'eux, de leur travail. C'était une chose que Richard et elle évitaient scrupuleusement depuis le début de leur collaboration. Même s'ils étaient rodés à l'exercice de noyer le poisson, Julia persistait à penser que le dispositif de la résidence artistique en groupe les mettait

inutilement en danger. La veille encore, Richard avait balayé ses craintes à grand renfort de « Chérie, tu t'en fais pour rien, nous n'allons pas subir l'inquisition! »; de guerre lasse, elle avait fait mine de le croire, alors que ses angoisses avaient noirci plusieurs pages de son carnet. Julia regarda son époux du coin de l'œil sans déceler une once d'inquiétude sur son visage réjoui. Pourquoi fallait-il que cet homme soit serein en toutes circonstances ?

Le couple emboîta le pas à Maggy et traversa la maison. Une fois à l'autre extrémité de la bâtisse, la propriétaire les invita à sortir sur la terrasse par une grande porte-fenêtre. Si la maison était un peu obscure, comme la plupart des vieilles demeures, le jardin était baigné par une clarté presque aveuglante, accentuée par les dalles de pierre jaunie sur lesquelles le soleil réverbérait. Julia dut plisser les yeux quelques secondes pour habituer ses pupilles. Le jardin, soigneusement entretenu, était parsemé de fleurs délicates aux couleurs vives, bien plus chaleureux que la demeure en elle-même.

— En cette saison, nous buvons toujours le café sur la terrasse, expliqua Maggy.

Elle désigna un homme à leur droite. Pas encore quarante ans, longiligne, les cheveux en bataille surmontés d'un chapeau léger, et vêtu d'un costume en lin couleur paille qui lui donnait l'air de sortir d'un film de Pasolini, il était assis négligemment sur un banc en teck à l'ombre du superbe rosier en fleur qui entourait les piliers soutenant le toit. Julia se demanda comment il pouvait supporter de porter une veste sous une chaleur si écrasante, elle qui ne rêvait que d'enfiler une jupe et des tongs tant la toile de son short en jeans semblait désireuse de fusionner avec sa peau.

— Je vous présente Basile, qui sera l'un de vos acolytes pendant le séjour, poursuivit Maggy.

L'homme se leva pour les saluer et ôta son galurin avant de tendre la main vers la romancière.

— Enchanté!

— Bonjour, je suis Julia Duval, et voici mon mari Richard.

— Enchanté également, ajouta ce dernier en lui serrant la main.

— Basile comment, vous avez dit ? s'enquit Julia.

— Je n'ai rien dit, mais c'est Renoir. Basile Renoir, répondit-il sans plus de précisions, mais avec l'esquisse d'un sourire énigmatique au coin des lèvres.

Julia marqua un temps d'arrêt. Elle connaissait ce type. Ou plutôt, elle connaissait son nom. Il lui évoquait quelque chose qu'elle avait lu ou entendu, sans qu'elle ne parvienne à mettre le doigt dessus. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle notait la moindre idée qui lui passait en tête : lorsqu'elle essayait de se représenter son cerveau, elle voyait un dédale de galeries de petites souris, plein d'interstices et de culs-de-sac au fond desquels se dissimulaient les informations que Julia ne parvenait jamais à déloger. Et, apparemment, Basile Renoir ne semblait pas décidé à lui raviver la mémoire.

L'apparition de Germain fit sursauter Julia et mit fin à sa séance de spéléologie cérébrale. Vêtu d'un vieux marcel maculé de terre et d'un short kaki délavé, son allure tranchait avec la tenue apprêtée de Basile Renoir. Par ailleurs, il semblait encore moins enclin que le metteur en scène à se livrer à l'exercice imposé des échanges de politesses.

— Te voilà enfin ! s'exclama Maggy en le voyant. Je vous présente Germain, mon mari !

Il fit un pas vers eux, sans entrain. Son regard fuyant n'échappa pas à Julia, qui s'en étonna. Pourquoi le maître des lieux agissait-il comme s'il ne s'attendait pas à les trouver là ?

— Je ne vous serre pas la main, je reviens du potager, expliqua Germain en montrant ses paumes souillées de terre.

— Chéri, voici Julia et Richard, qui sont écrivains, et Basile Renoir, le metteur en scène.

— De théâtre, se hâta-t-il de préciser.

Cela n'avança guère Julia. Richard et elle vivaient en banlieue ; les années passant, ils renâclaient de plus en plus à se rendre à la capitale pour assister à un spectacle ou à un concert, même s'ils s'étaient juré que ça n'arriverait jamais. Il y avait bien longtemps que le couple n'était plus au fait des dernières vedettes à la mode, d'autant qu'ils ne possédaient pas de poste de télévision. Les nouvelles du monde, rarement réjouissantes, arrivaient sur l'écran de leurs ordinateurs respectifs et du téléphone portable de Richard (Julia était l'une des rares trentenaires de France à ne pas posséder de smartphone).

Elle songea qu'il était peut-être mal venu de sa part de chercher à savoir pourquoi elle pensait connaître Basile Renoir. Richard et elle avaient leurs propres secrets à protéger.

— Tu as manqué Frank Colonus, le marionnettiste, fit remarquer Maggy à Germain.

— J'aurai l'occasion de le revoir, bougonna-t-il. Elle vous a montré vos chambres, au moins ? leur demanda le vieil homme.

— Mais enfin Germain, ils viennent tout juste d'arriver ! s'emporta Maggy sans leur laisser le temps de répondre. Tu ne vas quand même pas me faire passer pour une mauvaise hôtesse !

— Si je ne peux même plus poser de questions sans me faire enguirlander, je retourne à mes salades !

— Voilà, maintenant c'est moi la méchante qui empêche *monsieur* de s'exprimer !

— Je suis content que tu l'admettes ! lança Germain en lui tirant la langue comme un gamin, ne pouvant réprimer l'ombre d'un sourire victorieux.

D'ordinaire, Julia détestait assister aux disputes des autres. Mais il paraissait évident qu'entre Maggy et Germain, les chamailleries constituaient un mode de communication comme un autre. Manifestement, Basile partageait son avis : il ne perdait pas une miette de la scène, et Julia l'imagina avec un seau de popcorn dans les mains. Seul Richard détournait le regard, plus intéressé par le SMS qu'il venait de recevoir que par la saynète qui se jouait devant lui.

Julia aurait aimé qu'elle et Richard se disputent. De vraies joutes verbales, avec noms d'oiseaux, assiettes volantes identifiées (le service de table offert par la tante de Richard fournirait de parfaites munitions) et portes qui claquent à en faire trembler les cloisons. Mais son mari, qui détestait le conflit, faisait toujours en sorte d'éteindre le feu avant qu'il ne les brûle. Aussi Julia se consumait de l'intérieur.

— Allons voir les chambres ! proposa Maggy en les invitant à la suivre. Je ne voudrais surtout pas donner raison à « monsieur bon accueil » !

De : basilerenoir@modernmail.com  
À : williamkane@dickensandpartners.com  
Objet : Bien arrivé

Will,

Comme l'indique l'objet du message, je suis bien arrivé à Ploucland.

Pardon, j'attaque ce mail en étant aigre et cynique, alors que ce n'est pas le but du séjour. Mais j'ai déjà l'impression d'être en exil, et je n'ai pas la zénitude d'un Napoléon. Encore que, je n'ai pas lu ses mémoires, est-ce que l'ami Napo était en mode bouddhiste pendant son petit séjour à... Il était où déjà ? À Jersey ? Non, ça c'était le comte de Monte-Cristo. Ou Victor Hugo. Je ne sais plus. Bref, je me sens comme un de ces types que l'on a envoyés se faire cuire un œuf sur un caillou au milieu de la mer, et je ne peux même pas fomenter de vengeance puisque je suis le seul responsable de ma situation.

En tout cas, je voulais que tu saches que j'avais pris notre dernière conversation en considération. Plus que cela, même. Je veux m'améliorer. Devenir un homme que tu n'auras pas honte d'accompagner. L'autre soir, c'était une monumentale erreur. J'ai conscience qu'elle sera très difficile à effacer, mais j'ai bon espoir que ces quelques semaines loin de Paris me permettront d'effectuer un nécessaire retour sur moi-même. Cette fois, je suis vraiment sérieux.

Et puis, malgré mes réticences initiales, cela ne sera peut-être pas si mal. C'est loin de tout, certes, mais la bicoque est jolie, tu sais, le style en pierre avec du lierre qui grimpe sur la façade, la piscine limpide, et il y a un ciel bleu, je te jure, vraiment bleu, comme on ne le voit jamais à Paris, avec l'immonde couche de pollution. Regarde, je parle déjà comme un néorural convaincu !